

# **BUAIS ET SON HISTOIRE**



## **MEMOIRES D'ALBERT RIGOLAND**



Je suis né en 1933 au village de Beaumesnil à Buais, d'une fratrie de 10 enfants, mon père Daniel Rigoland est né en 1904 dans la région parisienne et ma mère Berthe Béatrice est née en 1910 à Heussé, leur mariage eu lieu à Buais, en 1931, ils s'installèrent sur une ferme à Beaumesnil, comme fermier pour Alexis Laurent, ils exploitaient environ 4 à 5 hectares puis plus tard ils eurent environ 18 hectares. Le cheptel était fait d'une jument, que mon père utilisait pour faire des corvées, il faisait beaucoup de charriages et c'était notre mère qui s'occupait des 5 vaches, les veaux étaient engraisés et vendus, on élevait 7 à 8 cochons, dont 2 que l'on gardait pour notre nourriture et les autres étaient vendus. La tuerie du cochon était tout un rituel, c'est mon père qui le saignait, mais nous gamins ont allaient voir qu'après ne plus entendre crier, les hommes

commençaient par faire la collation puis après qu'il était mort, ils buvaient le café, avant d'aller laver les boyaux au lavoir c'était encore un café.

Le lendemain, mon père coupait les épaules et les jambons et puis les côtés étaient salés et mit dans une maie avec de la cendre autour pour empêcher les vers de se mettent dans la viande, les quartiers étaient pendus à une solive de la charpente dans la maison, on trouvait la viande meilleure comme cela que s'il avait été mis dans un charnier. Avec le reste, il était fait de la charcuterie, saucisses, boudins andouilles.

On avait beaucoup de volailles et puis l'incontournable potager. L'excédent de lait était transformé en motte de beurre, que mon père vendait le dimanche matin à un marchand venu du Teilleul, qui s'installait dans la remise située en face l'hôtel Gohier, route de Fougerolles, cette vente de beurre leurs faisaient de l'argent pour acheter des commissions à l'épicerie. Nous avons également un plant avec des pommiers, tous les ans il était fait du cidre, et après on faisait de la goutte. C'était Auguste Bizet de Buais, qui venait avec sa bouillotte, il fut fait prisonnier est déporté en Allemagne, c'est sa femme qui continua l'exploitation, souvent mon père reconnu bon charretier, emmenait la bouillotte chez le client. Je me souviens des corvées de mécaniques, c'était la fête sa ce passé le matin, environ une quarantaine de personnes se trouvaient réunies le travail commençait tôt le matin après une soupe puis un arrêt pour la collation, arrivait vers midi, c'était le repas, au menu la soupe puis le pot-au-feu et la traditionnelle oie avec les pommes de terre rôties dans le four à pain, des légumes du potager, pour le dessert c'était du riz au lait cuit au four. Le pain était boulangé par ma mère, est comme boisson du cidre, du café, et de la goutte pour celui qui en voulait.

Auparavant, vers la mi-juillet, c'était la moisson le blé était coupé à la faucheuse, ensuite il était lié en gerbe et ensuite les gerbes par trois étaient piquées debout elles restaient de 2 à 3 semaines pour qu'elles finissent de mûrissent et de séchées, ensuite, elles étaient ramenées à la ferme et entreposées sur l'aire pour faire des meules ce qui consistait à entasser les gerbes les unes sur les autres et après les meules étaient recouvertes des raclures ramenées du champ.

Après avoir fait le semis de l'orge, on semait du trèfle parmi, pour ensemençer le champ. Après avoir fauché l'ensemble, on faisait des

poulettes que l'on piquait debout pour que le trèfle sèche, puis une semaine après, on les culbutait pour mettre le dessous du pied à sécher après on rassemblait 2 poulettes pour former une gerbe que l'on liait par un lien fait avec du seigle. On semait et récolté du sarrasin. Au moment de la moisson, il était coupé à la faux puis roulé pour en former des picots. Le jour venu du battage généralement en début septembre, les meules de blé, orge et sarrasin étaient dressées dans la cour, dans l'ordre, c'était le blé en premier suivit de l'orge et du sarrasin. La tradition était que la dernière gerbe à battre était décorée et ensuite engrainée dans la machine par la maîtresse de maison. Ensuite, le grain était mis en sac d'environ 100 kg que les hommes les plus costauds les montaient à dos dans le grenier. Ils étaient vidés pour former des tas. Moi même j'étais volontaire pour ce travail. Il fallait 6 hommes pour faire les 2 barges, la barge était la paille battue entassée sur environ 10 mètres de long et 5 mètres de large. Pour la nourriture des animaux, le blé était écrasé par un moulin actionné par un ménage équipé d'un à deux chevaux. Pour le pillage, c'était fait également grâce à la force motrice du manège qui actionnait la grugette, par la suite le manège fut remplacé par un moteur à essence.

Je suis allé à l'école vers 5, 6 ans, elle était distante d'un kilomètre et demi, j'étais chaussé de sabots cloutés avec de la paille à l'intérieur, on était vêtu de blouse que ma mère achetait au bourg de Buais. Le midi, on revenait à la maison pour le repas, mais quand il avait du catéchisme pour le frère ou la sœur on lui ramenait la gamelle à l'école. Ma première maîtresse fut Mlle Picot, elle était dure, elle nous tirait les cheveux ou nous administrait des coups de règle, mais comme à la maison, c'était pareil ça ne paraissait pas trop et puis il n'était pas question de se plaindre. L'hiver, j'étais souvent questionné pour allumer le poêle de la classe. Ensuite je rejoignais la classe de Mr Piquois pour finir avec Mr Quelledec, qui venait de rentrer d'Allemagne ou il avait été prisonnier, il avait ramené une dame de nationalité allemande, ils se sont mariés à Buais, ont eu un enfant puis ont divorcés. Mr Quelledec, s'est remarié avec une de ses collègues Mme veuve Lemoussu. Ainsi se terminèrent mes études à l'école, pour mon père, il était temps d'aller gagner sa vie. J'aimais le sport notamment la course à pied, j'empruntais les chemins pieds nus les sabots à la main, même dans la vie courante, je préférais être pieds nus. J'aurais aimé rejoindre

l'association de gymnastique du Teilleul, mais avec mon père ce ne fut pas possible.

Pour le catéchisme, c'était le curé Sauvage, c'était un dur avec sa bonne nommée Pascaline, cette dernière n'hésitait pas au cours des messes d'aller chercher les enfants qui parlaient entre eux et de les mettre à genoux dans la nef. Quant au curé, il était aussi pire que le maître d'école Pitois, il avait une règle et nous tapait sur les mains. Avant les vêpres, on arrivait un peu en avance on piquait les règles au curé que l'on lançait dans les gouttières de l'église. Pour les leçons de catéchisme j'étais pas mal placé, à la communion, je devais être le premier du cortège, mais la veille de la cérémonie le père d'Émile Maillard porta une dinde au curé, et ce fut Emile qui prit ma place. J'avais des camarades qui étaient enfants de cœurs, ils buvaient dans les burettes un peu de vin et reemplétaient avec de l'eau. Les sermons duraient un moment, le curé impressionnait avec son humeur colérique. Je fis mes 3 communions et ma confirmation. La grande communion, oncles et tantes maternelles étaient invités, la grange était décorée, sur les murs des draps étaient tendus ainsi que des grappes de lierres. Le repas était préparé et servi par les voisins.

Mon père a mené plusieurs années de rang le corbillard, il était remisé dans un baraquement en bois sur la route de Landivy à côté du champ de foire. Quand il y avait un enterrement nous gamins, on cirait les sabots du cheval. Après l'enterrement, les enfants de cœurs revenaient joyeusement dans le corbillard à la place du cercueil tandis que le curé s'assoyait à côté de mon père.

Le soir, avant d'aller se coucher, il fallait faire la prière et ensuite nous les garçons, on allait se coucher dans le grenier dans des lits de coins, il y avait des rats. Les filles allaient dormir dans la grange. Les plus jeunes dormaient dans la maison. L'hiver, on prenait une brique pour se réchauffer les pieds. A cette époque, l'éclairage se faisait par les lampes à carbures, il y avait une pompe à bras pour l'eau dans la cour.

On n'a pas été embêté par les Allemands, parfois ils nous réclamaient de quoi se nourrir. Nous avons hébergé 2 familles de réfugiés qui venaient du côté de Saint-Lô. Au moment des bombardements de St Hilaire, les avions survolaient Buais, on se mettait à l'abri. La nuit, nous allions dans

un abri fait avec des branches recouvertes de terre dans un chemin creux. Ma mère avait caché du linge dans des sacs dissimulés dans une petite carrière proche de notre domicile. Aux moments de la bataille de Mortain les Américains avaient installé près de chez nous 3 canons pour tiraient sur les allemands stationnaient à Mortain. Pas très loin de chez nous dans un champ à Bigot, le boucher, il y avait un dépôt de munitions Allemand. Les Américains nous ont gâtés de bonbons, chewing-gum, du fromage, du vrai café. Une grande fête fut organisée en 1945, il fut fait un char sur lequel se dressait le mannequin d'Hitler, les habitants s'en donnèrent à cœur joie de lui cogner dessus. A cette époque, le tabac était assez difficile à obtenir, certains fumaient des feuilles de patates séchées écrasées mélangées à du tabac ordinaire. Mon père pour sa consommation avait planté quelques pieds de tabac.

Je quittais l'école l'année de mes 14 ans et je partis en journée, 2 jours chez Mr Gauchet également 2 jours chez Félix Marin et les 2 autres jours, j'aidais chez mes parents. Par la suite, je fus en journée chez Mr Thibert, à Buais et dans une autre place à Ferrières, ou là, je couchais dans le grenier, l'hiver, il y gelait, c'est à cet endroit que les parents vinrent me fêter mes 20 ans, ils apportèrent une boîte de gâteaux et une bouteille de vin et puis un cendrier en forme de fer- à- cheval avec une bouteille d'eau de cologne à l'intérieur, cadeau que je possède toujours.

Le dimanche après-midi, j'allai avec les copains à l'étang de la Rochelle à Buais, mais comme je ne savais pas nager mon patron m'avait, dit tu mets 2 bidons vides d'une contenance de 5 litres attachés à la hauteur de la taille par un lien, ça me permettait de traverser l'étang à la nage. Parfois, la retenue était vidée et il y avait une vente de poissons.

Revenu du service militaire, je repartis au boulot chez Gérard Lamy, négociant de bestiaux à Buais, comme chauffeur, je rencontrais Simone Couette, née à Chasseguey, elle venait le dimanche chez sa mère, qui habitait au village de l'Ecuré, à Buais, Simone travaillait dans un restaurant à Mortain. Nous nous sommes mariés à Mortain, et nous avons habité au village de la Coutancière, à Buais, nous étions tous les deux employaient par Mr Lamy. En 1960, nous avons quitté Buais pour habiter sur une ferme à Rouellé (Orne). Nous avons 3 enfants, 6 petits-enfants et 9 arrière-petits-enfants. Marié depuis 63 ans, aujourd'hui nous habitons dans notre maison au centre de Domfront.



Photo de nos 50 ans de mariage.

.....

Propos recueilli au domicile de Simone et Albert Rigoland, le 27 mars 2021.

Mise en page par Jean-Pierre Hamon, le 10 avril 2021. Archives du moulin de Buais.

Photos de Simone et Albert Rigolant.

.....

